

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'itinéraire de Michel Biron

Élisabeth Nardout-Lafarge

Numéro 158, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nardout-Lafarge, É. (2015). L'itinéraire de Michel Biron. *Lettres québécoises*, (158), 7–10.

L'itinéraire de Michel Biron

À travers ses principaux livres et les concepts qu'il y a développés, quelques-uns des groupes de recherche auxquels il a participé et participe encore, les genres et la perspective qui l'ont retenu, les lieux de sa pratique, de la critique (universitaire et journalistique) à l'enseignement, cet entretien retrace les étapes de l'itinéraire de Michel Biron.

Élisabeth Nardout-Lafarge — Tu as fait tes études à l'Université de Montréal à l'époque du groupe de recherche « Montréal imaginaire » qu'animaient Gilles Marcotte et Pierre Popovic. Comment vois-tu ce premier « milieu de recherche » et quel rôle a-t-il joué pour toi ?

Michel Biron — C'était un groupe « de rêve » qui était au départ une idée de deux étudiants appelés à un brillant avenir, Jean-François Chassay et Pierre Popovic. Je me sentais privilégié de faire partie d'un milieu aussi stimulant qui m'a permis de m'ouvrir à une vaste réflexion sur les rapports entre la ville et la littérature, de voir s'élaborer une méthode de travail fondée d'abord et avant tout sur la connaissance et l'interprétation de textes en tous genres, depuis les écrits de la Nouvelle-France étudiés par Ginette Michaud jusqu'au cosmopolitisme contemporain abordé par Simon Harel. C'était une manière de repenser l'histoire littéraire « nationale » en la centrant sur des corpus extraordinairement variés, qui m'ont fait découvrir notamment la littérature montréalaise de langue anglaise. Je suis d'ailleurs frappé de voir à quel point les problématiques abordées à cette époque (1986-1992) sont toujours d'actualité, comme en témoigne la création toute récente d'un Centre de recherche interdisciplinaire en études montréalaises (CRIEM) à l'Université McGill.

É. N.-L. — Quel est aujourd'hui ton rapport à la sociocritique et à « L'École de Montréal » (Pierre Popovic) ? Le dossier d'Études françaises, « Sociocritique de la poésie » (vol. 27, n° 1, 1991) et ton article, « Sociocritique de la poésie : perspectives théoriques », en ont été un jalon marquant. En quoi la sociocritique a-t-elle accentué ton parcours ?

M.B. — Je me suis toujours identifié à la sociocritique telle qu'elle s'est constituée à Montréal d'abord sous l'impulsion de critiques comme André Belleau, Gilles Marcotte, Marc Angenot ou Régine Robin, puis plus récemment par Pierre Popovic. La notion a toutefois perdu de son tranchant et je vois moins à quoi s'oppose cette sociocritique aujourd'hui, sinon à un formalisme quelque peu désuet qui n'a de toute façon plus beaucoup d'adeptes. En ce sens, la sociocritique a « gagné » son combat, son domaine pouvant s'étendre à tous les genres, y compris la poésie. Un de mes étudiants, Olivier Parenteau, a fait récemment une très belle lecture sociocritique de la poésie française en lien avec la Première Guerre mondiale. Si le combat « théorique » m'intéresse moins qu'avant, il se peut que ce soit tout simplement parce que je n'ai pas, au fond, la tête théorique. Je me reconnais bien davantage dans les analyses elles-mêmes, comme le remarquable essai que vient de publier Pierre Popovic sur *Les misérables* de Victor Hugo. Je n'oublie jamais la formule de Claude Duchet dans son article considéré souvent comme le texte fondateur de la sociocritique : « Peut-être la sociocritique a-t-elle moins besoin de concepts nouveaux que de justes applications. » (« Pour une sociocritique ou variations sur un incipit », 1971)

Michel Biron



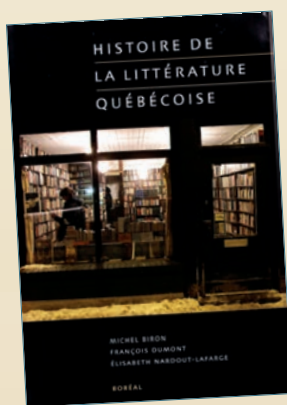
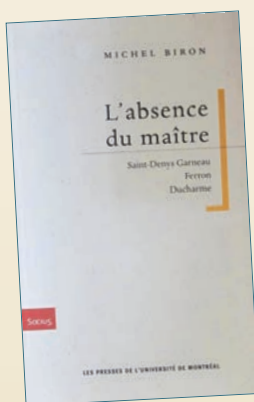
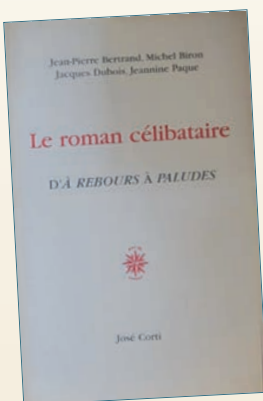
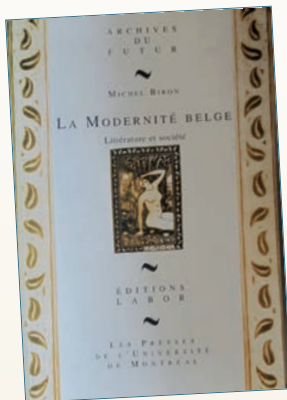
É. N.-L. — Comment ton doctorat à l'Université de Liège, tes travaux sur la littérature belge et tes collaborations avec des chercheurs belges ont-ils infléchi ta conception des études littéraires et ta manière de voir la littérature québécoise ? Quels bénéfices as-tu tirés de ce regard extérieur ou comparatiste ? En quoi « le modèle belge », selon le titre d'un de tes articles, a-t-il été déterminant pour toi ?

M.B. — Tout comme l'École de Montréal dont je viens de parler, l'École de Liège a été au cœur de ma formation, non seulement sur le plan des méthodes et des corpus, mais aussi, et de façon plus étonnante peut-être, dans mon rapport à la littérature québécoise, à la littérature française, voire à la littérature de façon générale. À l'étranger, les choses prennent une autre perspective et ce n'est pas un hasard si tant d'écrivains québécois découvrent qui ils sont au moment où ils se trouvent en dehors du pays. C'est ce qu'Yvon Rivard a noté dans un beau texte sur l'héritage de la pauvreté, en pensant à Octave Crémazie, Saint-Denys Garneau, Gabrielle Roy, Gaston Miron et Hubert Aquin. Au départ, quand je me suis installé à Liège où j'ai vécu durant deux années, je voulais faire une comparaison entre les littératures québécoise, suisse romande et belge. Très vite, j'ai toutefois abandonné l'idée d'une comparaison pour me plonger dans le seul corpus belge, sous-étudié à cette époque. Et curieusement, ce refus du comparatisme direct a été pour moi la base d'un comparatisme indirect ou implicite. Quand j'écris sur la littérature québécoise, j'ai souvent à l'esprit ce qui s'est fait du côté belge et ça m'aide à préciser la perspective. De même, quand j'ai écrit sur la littérature belge, c'était aussi en pensant à la

situation québécoise. Pour un Québécois né dans les années 1960, il était déconcertant de voir qu'on pouvait habiter un pays et ne rien connaître, ou presque, de « sa » littérature. Je ne compte plus le nombre de fois où l'on m'a demandé pourquoi je travaillais sur la littérature belge, aussi bien à l'université que chez des amis. J'étais étonné, mais en même temps j'étais émerveillé de voir que la question identitaire ne semblait pas un problème, sauf parfois à Bruxelles, et encore. C'était inspirant (et reposant) de voir des chercheurs de renommée internationale comme Jacques Dubois ou Jean-Marie Klinkenberg travailler sur la littérature avec une ouverture, une liberté et une confiance que personne ne venait contester. Le « modèle belge » (dont j'ai parlé un peu à la blague, sachant que mes amis belges n'en reviendraient pas de voir la Belgique élevée à la hauteur d'un « modèle ») vient de cette confiance accordée au langage, à la littérature, mais aussi d'une ouverture naturelle vers l'ailleurs. Le Québec aurait intérêt à s'inspirer de cette confiance et de cette ouverture.

É. N.-L. — Ton essai de 2000, *L'absence du maître*. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme a eu un important retentissement. La notion de « liminarité » est souvent reprise. À quel recentrement de ton parcours et de ta vision de la littérature québécoise correspond ce livre ?

M.B. — L'idée de « liminarité » vient d'un anthropologue anglais, Victor W. Turner, qui a étudié des sociétés relativement peu hiérarchisées dans lesquelles les rapports entre individus ne sont pas fondés sur l'exercice d'un pouvoir, mais sur une expérience de la marge ou de la « liminarité ». J'ai été frappé de voir à quel point cette idée s'applique à la littérature québécoise, où tout ce qui élève (et donc sépare) est presque constamment rejeté, ce que résume le mot célèbre de Réjean Ducharme au début du *Nez qui voque* : « Je ne suis pas un homme de lettres. Je suis un homme. » Ce n'est pas seulement vrai des personnages représentés dans les romans : c'est aussi vrai des rapports entre les écrivains et la tradition littéraire, que les écrivains québécois présentent souvent comme s'il fallait l'inventer, comme si elle n'avait aucun poids, comme si le fils devait engendrer le père, selon la formule paradoxale d'un autre écrivain majeur, Jacques Ferron. Je n'ai jamais rencontré une telle vision dans les textes littéraires belges, pour reprendre ce point de comparaison, et il me semble qu'elle éclaire une certaine « excentricité » des textes littéraires québécois. Autant l'écrivain belge est champion du décentrement, lui qui ne cesse de se mesurer au canon parisien, autant l'écrivain québécois est le champion d'une excentricité qui s'épanouit en dehors (ou presque) de toute référence au canon parisien, comme si Paris n'existait pas.



É. N.-L. — Que t'a appris l'Histoire de la littérature québécoise ? sur cette littérature ? sur la pratique aujourd'hui de l'histoire littéraire ?

M. B. — Cette expérience qui a duré plus de sept ans m'a appris d'abord à connaître l'ensemble de cette littérature, tous genres et toutes périodes confondus. Nous — les universitaires — qui sommes de plus en plus formés à titre de super-spécialistes d'un corpus très restreint, voilà que nous avons le loisir de nous promener à travers les siècles, de passer de Marie de l'Incarnation à Arthur Buies puis à Alain Grandbois ou Pierre Vadeboncœur. Nous avons aussi été amenés à opérer des choix, à poser des jugements de valeur et donc à refuser de faire simplement l'inventaire de ce qui existe. Pendant longtemps, l'histoire littéraire au Québec a consisté à additionner les exemples prouvant que nous avons une littérature riche et diversifiée. Par nécessité ou par choix, je ne sais trop, il me semble que nous avons constamment comparé la valeur des œuvres, leur singularité ou leur représentativité. Avant, il fallait défricher le territoire ; à présent, il faut déchiffrer ce qu'on a sous les yeux. C'est peut-être moins spectaculaire, mais c'est à mon avis plus stimulant et plus utile pour le lecteur. Dans un monde où la production littéraire explose, l'historien littéraire ne peut pas être seulement un compilateur : il doit aider à y voir clair.

É. N.-L. — Tu as été critique littéraire au Devoir de 2001 à 2003. Que t'a apporté cette expérience de critique journalistique ? Les universitaires devraient-ils occuper davantage ce terrain ?

M.B. — Assurément. Les critiques ont pris l'habitude de parler entre eux, pour des raisons qui sont d'ailleurs souvent très compréhensibles. Les publications de type journalistique n'ont à peu près aucune reconnaissance dans le milieu universitaire, car elles n'entrent pas dans la rubrique des travaux « savants ». Les universitaires n'ont donc pas intérêt à y consacrer trop de temps, et d'ailleurs il est devenu presque impossible de caser une telle activité dans un horaire normal tant les exigences institutionnelles incitent à la surspécialisation. Il se peut toutefois qu'il y ait de nouvelles formes de critique non universitaire plus adaptées à la réalité d'aujourd'hui. Je pense notamment à certains blogs qui offrent beaucoup de souplesse et qui peuvent rejoindre de nouveaux publics. Le temps dira toutefois si ces plateformes donneront lieu à une pensée véritable, ce qui, pour l'instant, est loin d'être évident.

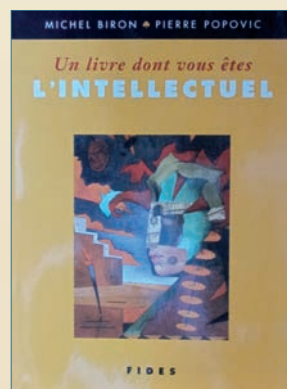
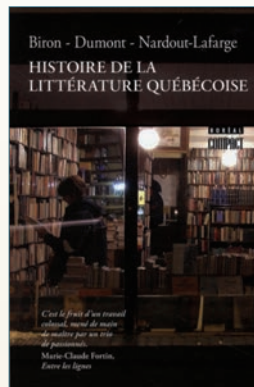
É. N.-L. — En 2010, tu publies *La conscience du désert*. Essai sur la littérature au Québec et ailleurs. Peux-tu revenir sur ce beau titre que redouble dans le volume un des sous-titres, « La tentation de s'effacer » ?

M.B. — Encore une fois, je suis parti des textes eux-mêmes, et notamment d'un personnage qui m'a toujours beaucoup intrigué, Samuel Chapdelaine, le père de Maria dans le roman célèbre de Louis Hémon. Dans ce roman où personne n'éprouve le moindre sentiment violent, voici que le père Chapdelaine avoue à sa fille avoir toujours haï les faces des voisins, ce qui l'a poussé à partir toujours plus loin au nord, au grand dam de sa femme qui rêvait de vivre au milieu d'une paroisse. Samuel n'a pas une conscience très nette de cette

violence qu'il ressent, mais il s'agit pour moi d'un personnage au sens fort. D'autres romanciers s'en souviendront plus tard et créeront des personnages hantés par ce que Gabrielle Roy appelle dans *Alexandre Chenevert* « le désir d'une île déserte ». Cette conscience du désert traverse à mon sens une bonne partie de la modernité québécoise, de Saint-Denys Garneau, qui parle du « monde irrémédiable désert », à Jacques Poulin, dont *Les grandes marées* tourne autour d'un personnage (Teddy Bear) qui rêve lui aussi de vivre au milieu d'une île déserte. Pourquoi de tels personnages ? Je fais l'hypothèse que, dans un monde où la révolte est impossible, cette conscience du désert tend à s'exacerber. Il faudrait bien sûr développer cette idée de la révolte impossible, qui paraît sans doute excessive formulée ainsi, mais elle me semble néanmoins révéler une véritable force d'écriture. Celle-ci n'est d'ailleurs nullement spécifique à l'espace liminaire qu'occupe l'écrivain québécois : tout écrivain de la marge, notent Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Kafka. Pour une littérature mineure*, doit trouver « son propre point de sous-développement, son propre patois, son tiers-monde à soi, son désert à soi ».

É. N.-L. — Tu as aussi publié en 2012 *Le roman québécois (Boréal express) et, à McGill, tu fais partie d'un groupe de recherche sur les arts du roman, groupe dans lequel Isabelle Daunais, entre autres, théorise une vision du genre romanesque, adossée au « grand contexte » kundérien ; comment cette conception du genre peut-elle éclairer la littérature québécoise ? Partages-tu les conclusions du récent essai d'Isabelle Daunais, *Le roman sans aventure (Boréal, 2015) ? Quels nuances ou prolongements y apporterais-tu à partir de ta connaissance de la poésie puisque tes travaux se partagent volontiers entre ces deux genres ?**

M.B. — Entre la conscience du désert et le roman sans aventure, les liens sont évidents. Il ne faudrait pas se méprendre sur le sens du titre de l'essai de ma collègue : comme naguère *Le roman à l'imparfait* de Gilles Marcotte, le titre *Le roman sans aventure* prête à des malentendus. Plusieurs y ont vu simplement un manque, un défaut, un aveu d'infirmité. En réalité, ce que montrent les analyses extrêmement fines d'Isabelle Daunais, c'est que le roman québécois révèle quelque chose que les autres formes de discours ne permettent pas de saisir aussi bien. Il dit la tragédie d'un monde privé d'aventure *réelle*. Contrairement à ce qu'on peut penser, le fait de vivre dans un monde idyllique n'a en effet rien de rassurant. On le voit bien à notre époque soi-disant pacifiée, alors que le taux de suicide n'a jamais été plus élevé et que le niveau de souffrance psychologique atteint des sommets. C'est une question très vaste qui devrait intéresser aussi bien les littéraires que les sociologues, les historiens ou les anthropologues. L'essai d'Isabelle Daunais porte uniquement sur le roman et oriente la question dans un sens presque technique : comment peut-on raconter une histoire dans un monde sans aventure ? Pour ma part, je crois



que je partirais de là pour demander : comment peut-on vivre dans un monde sans aventure ? Et j'irais voir non seulement du côté des romanciers, mais aussi du côté des poètes et des essayistes.

Après avoir travaillé sur un immense corpus pour rédiger *l'Histoire de la littérature québécoise*, j'ai eu le goût de m'attacher à un auteur et de voir en quelque sorte la littérature à travers une seule écriture.

É. N.-L. — Tu travailles à la biographie de Saint-Denys Garneau. En quoi sa vie et son œuvre sont-elles exemplaires pour toi ? Quel est, après cette longue fréquentation, ton rapport avec cet écrivain ? Où te mène ce travail et quelles nouvelles perspectives t'ouvre-t-il ?

M.B. — Après avoir travaillé sur un immense corpus pour rédiger *l'Histoire de la littérature québécoise*, j'ai eu le goût de m'attacher à un auteur et de voir en quelque sorte la littérature à travers une seule écriture. J'ai choisi Garneau parce qu'il me paraît dire ce qui ne se dit nulle part ailleurs, et dans une forme qui ne ressemble à aucun modèle. J'ai choisi d'en parler dans un livre qui ne soit pas un essai critique mais plutôt une biographie, genre pour moi complètement nouveau. Je n'ai jamais été un grand lecteur de biographies, mais il m'a semblé que le temps était venu d'en proposer une pour ce poète au sujet duquel on a inventé une sorte de mythe, qu'on a transformé en symbole de l'écrivain canadien-français aliéné, étouffé par le jansénisme de son milieu. Si un certain biographisme primaire a nourri ce mythe, une enquête biographique un peu plus sérieuse permet de comprendre qui au juste était ce poète. Je ne suis pas sûr d'apporter des réponses entièrement satisfaisantes aux nombreuses questions que suscitent sa vie et son œuvre si tôt interrompues. Mais je saisis mieux le personnage, qui me paraît encore plus riche et plus complexe après ces trois dernières années passées en sa compagnie pour ainsi dire. Je n'ai jamais de ma vie rencontré un être qui refuse autant que lui de tricher, de (se) mentir, de faire semblant. Presque tout ce qu'il écrit est d'une honnêteté absolue, et par là souvent terrifiante. Il est difficile pour moi de dégager en ce moment les perspectives qu'ouvre un tel travail biographique encore inachevé, mais je vois déjà qu'il permet de multiplier les angles et surtout d'éviter les généralités, puisque je suis constamment ramené à la singularité irréductible de mon sujet. Il me semble salutaire d'ailleurs, dans un corpus comme celui des lettres québécoises où le collectif tend à l'emporter sur l'individuel, d'inverser de temps en temps ce rapport, donc de partir du singulier.

É. N.-L. — Dans un article sur l'enseignement de la poésie, « Le devoir d'enthousiasme » (La tentation du désert), tu écris que, « devant la littérature » selon le titre de la section où paraît ce texte, le professeur est un déchiffreur incertain plutôt qu'un animateur enthousiaste. Quelle place occupe l'enseignement dans l'ensemble de ton travail ?

M.B. — Je n'aurais pas réussi à écrire les livres que j'ai écrits sans l'enseignement, sans le point de vue des étudiants. Tout au long de la rédaction de *l'Histoire de la littérature québécoise*, je « testais » les différents chapitres dans mes cours et je les modifiais ensuite en tenant compte des réactions des étudiants. Ils me donnaient toujours l'heure juste. De façon générale, les étudiants me permettent de mesurer le vieillissement de certaines idées ou de certains discours critiques. Par exemple, récemment je présentais un texte de Georges-André Vachon de 1968 intitulé « Une tradition à inventer » et mes étudiants ne comprenaient pas pourquoi l'auteur y opposait systématiquement le folklore (la tradition orale, les œuvres régionalistes, etc.) et la modernité que voulait inventer la Révolution tranquille. Pour eux, on peut très bien être à la fois folklorique et moderne. La contradiction entre ces deux visions, qui nous paraissait si évidente naguère, s'est estompée ou s'est déplacée selon de nouvelles configurations. Sans vouloir leur donner entièrement raison ni exagérer la leçon de cette anecdote, elle dit quelque chose de ce que l'enseignement apporte. La littérature n'y est jamais seulement une forme de savoir : c'est une tradition confrontée à l'expérience du monde présent.

Les filles et la lecture

Selon une étude réalisée dans 64 pays par l'OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), les filles de 15 ans consacrent 5 h 30 min par semaine à la lecture alors que les garçons y accordent une heure de moins. On met par ailleurs en évidence, dans les résultats de cette enquête, que trois filles sur quatre avouent lire par plaisir alors que, chez les garçons, un sur deux seulement affirme y trouver une satisfaction.

On pourrait penser que cet écart d'une heure entre les étudiantes et les étudiants est de peu d'importance en ce qui concerne l'accès aux études supérieures, mais les chiffres, eux, ne trompent pas : toujours selon cette étude, la lecture au secondaire aurait un effet direct sur l'accession aux études universitaires. Les chiffres sont éloquentes. La présence des filles à l'université n'a pas cessé de progresser depuis quelques décennies au point où elle représente de nos jours 56 % des inscriptions à l'université alors qu'elle ne comptait que pour 46 % en 1985. Et si on reculait dans le temps, cette moyenne tomberait encore plus bas. Avec la montée du féminisme, on a vu une hausse spectaculaire de la scolarisation des femmes à tous les niveaux universitaires, et c'est très bien ainsi.

Certains pays jugent préoccupant cet écart entre filles et garçons. D'autant plus que les emplois qui nécessitent peu d'études sont relégués aux pays sous-développés, de sorte que le risque de chômage chez les hommes sous-diplômés s'amplifie dans les pays qui sont économiquement plus avancés. Il faut trouver un moyen de motiver les garçons à entreprendre des études universitaires. Il se pourrait fort bien qu'il faille revoir tous les niveaux d'enseignement antérieurs, en particulier le primaire où tout commence. Et c'est peut-être là que le bât blesse.



ALIMENTER LES I ÉES

**POUR LE TEXTE
ET LE CONTEXTE**

LE DEVOIR